

avait la joie profonde de l'entendre l'en remercier. Ce fut pour ce cœur exquis un moment de triomphe délicieux. Elle versa des larmes, qui coulèrent sur ses joues, brillantes, dans la nuit, comme deux sillons d'argent.

— Thérèse, tu pleures ? dit Raimond en lui prenant la main.

— Laissez, fit-elle. Cela me fait du bien.

Il la regardait, et les paroles de Lydie pendant leur terrible et dernier entretien lui revenaient à la mémoire : "Thérèse n'a jamais cessé de vous aimer." Il admirait le fier visage de la noble fille, et avec douleur il pensait : J'ai passé à côté du bonheur sans le voir. C'était elle qu'il fallait choisir. C'était à elle qu'il fallait tendre la main. Mais je n'ai eu de regards que pour l'autre, je n'ai rêvé que la possession de l'autre. Et maintenant il n'est plus de recours possible. Je suis lié à cette infâme, et Thérèse est séparée de moi pour toujours.

La voix de la jeune fille interrompit sa méditation.

— Je ferai ce que vous souhaitez, dit-elle. Je renoncerais à rentrer au couvent et je vivrai auprès de ma tante... Cependant si... celle qui est partie revenait, consentez à me rendre ma liberté... Car il me serait vraiment par trop pénible de me retrouver en sa présence.

— Oui, si elle revient, tu seras libre... Mais elle ne reviendra jamais.

Thérèse hochait la tête avec un air de doute inquiet ; puis se levant :

— Il est tard : rentrons.

Et le long de la petite allée, où les lilas, ranimés par la fraîcheur du soir, embaumaient, ils regagnèrent la maison.

Depuis deux ans Raimond voyageait. Ce marin, qui avait parcouru toutes les mers, visité tous les pays lointains, connaissait mal l'Europe. Il avait longé les côtes pendant ses croisières, relâché dans les ports ; mais l'intérieur lui était resté fermé. Il commença par l'Espagne, passa au Maroc, gagna l'Algérie. Après une excursion jusqu'à Figuié, il se dirigea vers Constantine et Tunis. Il laissa de côté l'Italie où il craignait de rencontrer Lydie, traversa la Grèce, et, par la mer Noire, monta en Russie. Il séjourna successivement en Suède, en Allemagne, et, en dernier lieu, il se fixa en Angleterre, où il comptait de puissantes relations. Il vivait très modestement dans une pension, ayant refusé l'hospitalité qu'on lui offrait. La solitude lui était précieuse. Il avait des heures de profonde mélancolie. Seules les lettres de Bernheimer, qui lui envoyait très régulièrement des nouvelles de Paris, parvenaient à le rassérer. Toujours et très ingénieusement le bon Sam trouvait moyen de lui raconter ce que faisait et pensait Thérèse. La jeune fille n'avait jamais écrit à Raimond, et cependant celui-ci était renseigné sur tout ce qui la concernait.

L'existence de la jeune fille s'écoulait régulière jusqu'à la monotonie auprès de sa tante toujours plaintive. Une promenade de deux heures en voiture, avec la vieille dame, était sa seule distraction. Elles allaient au Bois, s'arrêtaient dans l'allée de la Reine-Marguerite, pour ne pas se mêler au mouvement mondain de l'allée des Acacias, marchaient quand le temps le permettait, remontaient en voiture et retournaient. Quand Bernheimer venait, l'hérèse parlait de Raimond à son parrain. C'était son seul plaisir.

Ainsi, entre ces deux êtres séparés par la fatalité de la vie, Samuel servait de trait d'union, et s'y employait avec soin. Il se rendait parfaitement compte du travail qui se faisait dans l'esprit de Ploërné. Pour le loyal Breton, l'amour ne pouvait exister sans estime. Et, comme un fruit pourri se détache de l'arbre, son amour pour Lydie était tombé de son cœur. Quant aux sentiments de sa filleulle Bernheimer les connaissait. Il enrageait de voir ces deux jeunes gens souffrir loin l'un de l'autre, et il cherchait un moyen de les réunir. Mais il se heurtait à des obstacles insurmontables. Un jour, il avait dit à Thérèse :

— Je ne comprends pas Raimond de ne pas chercher à reprendre sa liberté.

Thérèse leva la tête, mais garda le silence.

— Que doit-il à cette coquine, en somme ? Ne pourrait-il point divorcer ?

— A quoi cela lui servirait-il ? dit la jeune fille avec tranquillité. La liberté qu'il retrouverait serait une liberté factice. Il serait dégagé légalement, mais son engagement moral subsisterait toujours. Pour ceux qui croient à l'éternité des liens contractés par le mariage le divorce est inutile.

— Ainsi, selon toi, il n'y a que la mort de sa femme qui puisse le libérer ? dit Samuel avec un soupir. Alors il y a des chances pour qu'il traîne le boulet jusqu'à son dernier jour... Car toutes ces scélérates ont une santé de fer ? Il est vrai qu'en Italie il fait beaucoup de vent, qu'on construit mal... et dame, une bonne cheminée sur la tête !...

— Je prie tous les jours pour qu'elle vive et se repente, dit simplement Thérèse.

— Bravo ! fit Bernheimer.

Depuis ce jour Samuel ne chercha plus de solution usuelle à la triste situation dont souffraient silencieusement Thérèse et Raimond, mais, dans le secret de sa pensée, il lui arrivait souvent d'adresser des invocations à une vague providence distributrice des naufrages, des incendies et des accidents de chemin de fer.

La troisième année de son exil commençait, et Raimond revenait de chasser chez lord Fitz Gerald, dans les environs d'Inverness, lorsqu'en arrivant chez lui, à Londres, il trouva sur sa table les lettres qui l'attendaient depuis plus d'une semaine. Une large enveloppe, dont l'adresse était de Bernheimer, attira son regard. Il la prit avant toutes, et l'ouvrit. Elle contenait une lettre et un fragment de journal. Il commença la lecture de la lettre, mais aux premiers mots il pâlit, sa vue se troubla, il lui sembla qu'autour de lui tout devenait noir. Il passa la main sur ses yeux, et reprit à haute voix, comme s'il voulait se convaincre qu'il ne se trompait pas : " Mon cher Raimond. J'ai une triste nouvelle à vous communiquer. Elle m'est envoyée par mon correspondant de Naples, et concerne votre femme. Prise de la fièvre typhoïde, il y a un mois, elle a succombé la semaine dernière. Le *Corriere di Napoli*, dont je vous envoie un extrait, vous donnera des détails..."

Il laissa tomber la lettre, et, d'une main tremblante, déplia le fragment de journal. Un simple fait-divers emphatique sur la mort de cette " ravissante Française qui avait été pendant deux ans, à Naples, la joie des yeux... Le mal implacable, malgré les soins passionnés du prince D..., avait détruit cette adorable créature... Détail touchant : une mulâtresse, qui l'avait élevé, ne la quittait jamais, n'avait pu supporter la douleur de la perdre, et avait été trouvée, le lendemain, morte auprès du cercueil."

Raimond s'assit, et resta à rêver jusqu'au soir. Soit domestique, en entrant dans sa chambre, inquiet de ne point le voir sortir pour dîner, le trouva le front appuyé sur sa main, livré à une douloureuse méditation. Rappelé à lui-même, le comte reprit la lettre de Bernheimer dont il n'avait point continué la lecture : " Je connais trop votre cœur, poursuivait Samuel, pour douter que vous éprouverez une sincère douleur. Vous l'avez ardemment aimée, et si grandes, si renouvelées qu'aient été ses fautes, c'était une adorable femme, envers laquelle sa grâce et sa beauté rendaient, hélas ! l'indulgence facile. Elle vous avait bien fait souffrir, mais je suis sûr que vous ressentiez pour elle plus de pitié que de colère. En lisant ma lettre, vous pleurez ; moi j'ai pleuré en apprenant sa mort. Mme de Saint-Maurice a supporté ce coup terrible mieux que je n'aurais pensé. Il est vrai que Thérèse, en ces tristes jours, a été admirable d'attitude et de langage, et a su imposer la résignation à celle pour qui elle est, depuis deux ans, une véritable fille. Et maintenant, mon cher